
Introduction générale

J. Ki-Zerbo

L'Afrique* a une histoire. Le temps n'est plus où, sur des pans entiers de mappemondes ou de portulans, représentant ce continent alors marginal et serf, la connaissance des savants se résumait dans cette formule lapidaire qui sent un peu son alibi: « Ibi sunt leones ». Par là, on trouve des lions. Après les lions, on a découvert les mines, si profitables, et par la même occasion, les « tribus indigènes » qui en étaient propriétaires, mais qui furent incorporées elles-mêmes à leurs mines comme propriétés des nations colonisatrices. Puis,

* *Note du directeur de volume* : Le mot AFRIQUE a une origine jusqu'ici difficile à élucider. Il s'est imposé à partir des Romains sous la forme AFRICA qui succédait au terme d'origine grecque ou égyptienne Libya, pays des Lébou ou Loubin de la Genèse. Après avoir désigné le littoral nord-africain, le mot Africa s'applique, dès la fin du I^{er} siècle avant notre ère, à l'ensemble du continent.

Mais quelle est l'origine première du nom ?

En commençant par les plus vraisemblables, on peut donner les versions suivantes :

— Le mot Afrique proviendrait du nom d'un peuple (berbère) situé au sud de Carthage : les *Afrig*. D'où *Afriga* ou *Africa* pour désigner le pays des Afrig.

— Une autre étymologie du mot Afrique est tirée de deux termes phéniciens dont l'un signifie épi, symbole de la fertilité de cette région, et l'autre, *Pharikia*, signifie pays des fruits.

— Le mot Africa serait dérivé du latin *aprica* (ensoleillé) ou du grec *apriké* (exempt de froid).

— Une autre origine pourrait être la racine phénicienne *faraga* exprimant l'idée de séparation ; c'est-à-dire de diaspora. Soulignons que cette même racine se retrouve dans certaines langues africaines (bambara).

— En sanskrit et indou, la racine *apara* ou *africa* désigne ce qui, au plan géographique, est situé « après », c'est-à-dire l'Occident. L'Afrique c'est le continent occidental.

— Une tradition historique reprise par Léon l'Africain dit qu'un chef yéménite nommé *Africus* aurait envahi l'Afrique du Nord au second millénaire avant notre ère, et aurait fondé une ville appelée *Afrikyah*. Mais il est plus probable que le terme arabe *Afriqiyah* est la translittération arabe du mot Africa.

— On a même été jusqu'à dire que *Afer* était un petit fils d'Abraham et un compagnon d'Hercule !

après les « tribus indigènes », ce furent des peuples impatients au joug et dont le pouls battait déjà au rythme fiévreux des luttes de libération.

L'Histoire de l'Afrique, comme celle de l'Humanité entière, c'est, en effet, l'histoire d'une prise de conscience. L'Histoire de l'Afrique doit être réécrite. Car jusqu'ici, elle a été souvent masquée, camouflée, défigurée, mutilée. Par « la force des choses », c'est-à-dire par l'ignorance et l'intérêt. Ce continent, prostré par quelques siècles d'oppression, a vu des générations de voyageurs, de négriers, d'explorateurs, de missionnaires, de proconsuls, de savants de toute engeance, figer son image dans le rictus de la misère, de la barbarie, de l'irresponsabilité et du chaos. Et cette image a été projetée, extrapolée à l'infini en amont du temps, justifiant par là-même le présent et l'avenir.

Il n'est pas question, ici, d'échafauder une Histoire-revanche, qui relancerait contre leurs auteurs l'Histoire colonialiste comme un boomerang, mais de changer la perspective et de ressusciter les images « oubliées » ou perdues. Il faut revenir à la science pour créer chez les uns et les autres une conscience authentique. Il faut reconstruire le vrai scénario. Il est temps de changer de discours.

Si tels sont les buts et le pourquoi de cette entreprise, le comment — c'est-à-dire la méthodologie — est, comme toujours, plus ardu. C'est justement l'un des objectifs de ce premier volume de l'*Histoire générale de l'Afrique* rédigée sous l'égide de l'Unesco.

Pourquoi?

Il s'agit d'une entreprise scientifique. Les ombres, les obscurités qui entourent le passé de ce continent constituent un défi passionnant pour la curiosité humaine. L'Histoire de l'Afrique est peu connue. Que de généalogies boiteuses! Que de structures apparaissant en pointillé impressionniste, ou estompées dans un épais brouillard! Que de séquences qui semblent absurdes parce que la tranche précédente du film a été abolie! Ce film désarticulé et parcellaire qui n'est que l'image de notre ignorance, nous en avons fait, par une déviation fâcheuse ou vicieuse, l'image réelle de l'Histoire de l'Afrique telle qu'elle s'est effectivement déroulée. Dès lors, est-ce étonnant qu'une place infinitésimale et subordonnée soit dévolue à l'Histoire africaine dans toutes les Histoires de l'humanité ou des civilisations.

Et pourtant, depuis quelques décennies, des milliers de chercheurs dont le mérite d'un bon nombre est grand, voire exceptionnel, ont exhumé des pans entiers du visage ancien de l'Afrique. Chaque année, des dizaines de publications nouvelles dont l'optique est de plus en plus positive, apparaissent. Des découvertes africaines, spectaculaires parfois, remettent en cause la signification de certaines phases de l'Histoire de l'humanité dans son ensemble.

Mais justement, cette prolifération même n'est pas sans comporter des dangers: risque de cacophonie par la profusion des recherches non coordon-

nées et désordonnées; vaines querelles d'écoles qui privilégient les chercheurs par rapport à l'objet de la recherche, etc. C'est pourquoi, pour l'honneur de la science, il importait qu'une mise au point au-dessus de tout soupçon fût faite, sous les auspices de l'Unesco, par des équipes de savants africains et non africains, sous l'autorité d'un Conseil scientifique international et de directeurs africains. Par le nombre et la qualité des chercheurs mobilisés pour cette nouvelle grande découverte de l'Afrique, il y a là une expérience insigne de coopération internationale. Or, plus que toute autre discipline peut-être, l'Histoire est une science humaine, puisqu'elle sort toute chaude de la forge bourdonnante ou tumultueuse des peuples. Façonnée réellement par l'homme sur les chantiers de la vie, construite mentalement par l'homme dans les laboratoires, les bibliothèques et les chantiers de fouilles, l'Histoire est faite aussi pour l'homme, pour le peuple, pour éclairer et motiver sa conscience.

Pour les Africains, l'Histoire de l'Afrique n'est pas un miroir narcissique, ni un prétexte subtil pour s'abstraire des tâches d'aujourd'hui. Cette diversion aliénatrice risquerait d'ailleurs de compromettre les buts scientifiques de l'entreprise. En revanche l'ignorance de son propre passé, c'est-à-dire d'une grande part de soi-même, n'est-elle pas davantage encore aliénatrice? Tous les maux qui frappent l'Afrique aujourd'hui, ainsi que toutes les chances qui s'y révèlent, résultent de forces innombrables propulsées par l'Histoire. Et de même que la reconstitution de l'évolution d'une maladie est la première étape d'une entreprise rationnelle de diagnostic et de thérapeutique, de même la première tâche d'analyse globale de ce continent est historique. A moins d'opter pour l'inconscience et l'aliénation, on ne saurait vivre sans mémoire, ni avec la mémoire d'autrui. Or l'Histoire est la mémoire des peuples. Ce retour à soi-même peut d'ailleurs revêtir la valeur d'une catharsis libératrice, comme la plongée en soi par la psychanalyse, qui, en révélant les bases des entraves de notre personnalité, dénoue du même coup les complexes qui ligotent notre conscience dans les racines obscures du subconscient. Mais pour ne pas troquer un mythe contre un autre, il faut que la vérité historique, matrice de la conscience désaliénée et authentique, soit fermement éprouvée et fondée sur des preuves.

Comment?

D'où la redoutable question du comment, c'est-à-dire de la méthodologie. En ce domaine comme en d'autres, il faut se garder à la fois de trop singulariser l'Afrique, comme de trop l'aligner sur des normes étrangères. D'après certains, il faudrait attendre de trouver les mêmes genres de documents qu'en Europe, la même panoplie de pièces écrites ou épigraphiques, pour parler d'une véritable Histoire en Afrique. Pour eux, en somme, aux tropiques comme au pôle, les problèmes de l'historien sont partout les mêmes. Il faut réaffirmer clairement ici qu'il n'est pas question de bâillonner la raison sous prétexte qu'on manque de mouture à lui donner. La raison ne saurait être considérée comme tropicalisée sous prétexte qu'elle s'exerce sous les

tropiques. La raison, souveraine, ne connaît pas l'empire de la géographie. Ses normes et ses démarches fondamentales, en particulier l'application du principe de causalité, sont partout les mêmes. Mais justement, parce qu'elle n'est pas aveugle, la raison doit appréhender différemment des réalités différentes, pour que sa prise reste toujours aussi précise et ferme. Les principes de la critique interne et externe s'appliqueront donc selon une stratégie mentale différente pour le chant épique *Soundjata Fasa*¹ que pour le capitulaire *De Villis* ou les circulaires aux préfets napoléoniens. Les méthodes et techniques seront différentes. Cette stratégie ne sera d'ailleurs pas entièrement la même dans toutes les parties de l'Afrique, la vallée du Nil et la façade méditerranéenne étant à cet égard, pour la reconstitution historique, dans une situation moins originale par rapport à l'Europe que l'Afrique subsaharienne.

A vrai dire, les difficultés spécifiques de l'Histoire de l'Afrique se lisent déjà dans l'observation des réalités de la géographie physique de ce continent. Continent solitaire s'il en est, l'Afrique semble tourner le dos au reste du Vieux Monde, auquel elle se rattache seulement par le fragile cordon ombilical de l'isthme de Suez. Elle plonge au contraire démesurément vers les eaux australes sa masse compacte, corsetée de massifs côtiers, que les fleuves forcent par des défilés « héroïques », lesquels constituent eux-mêmes des obstacles à la pénétration. Le seul passage important entre le Sahara et les monts abyssins est obstrué par les immenses marais du Bahr el-Ghazal. Des vents et des courants marins assez violents montent la garde du Cap Blanc au Cap Vert. Cependant que, au sein du continent, trois déserts se chargent d'aggraver l'isolement extérieur par un cloisonnement interne. Au sud, le Kalahari. Au centre le « désert vert » de la forêt équatoriale, redoutable refuge dans lequel l'homme luttera pour s'imposer. Au nord, le Sahara, champion des déserts, immense filtre continental, océan fauve des ergs et des regs qui, avec la frange montagneuse des Atlas, dissocie le sort de la zone méditerranéenne, de celui du reste du continent. Sans être des murs étanches, surtout durant la Préhistoire, ces puissances écologiques ont pesé lourdement sur le destin africain dans tous les domaines. Ils ont donné aussi une valeur singulière à tous les créneaux naturels qui, d'emblée, joueront le rôle de passerelles dans l'exploration du domaine africain, entreprise par les peuples depuis des milliers de millénaires. Citons seulement la gigantesque rainure méridienne de la Rift Valley, qui s'étire du giron même de l'Afrique jusqu'en Irak, à travers le môle éthiopien. Dans le sens plutôt transversal, la courbe des vallées de la Sangha, de l'Oubangui et du Zaïre, a dû constituer aussi un couloir privilégié. Ce n'est pas un hasard non plus si les premiers royaumes de l'Afrique noire se sont développés dans ces régions des pays ouverts, ces sahels² bénéficiant à la fois d'une perméabilité interne, d'une certaine ouverture vers l'extérieur, et de contacts avec les zones africaines voisines, dotées de ressources différentes et, complémentaires. Ces régions

1. *Louange à Soundjata* en langue malinké. Fondateur de l'Empire du Mali au XIII^e siècle, Soundjata est l'un des héros les plus populaires de l'histoire africaine.

2. De l'arabe *sahil* : rivage. Ici, rivage du désert considéré comme un océan.

ouvertes et à rythme d'évolution plus rapide sont la preuve *a contrario* que l'isolement a été l'un des facteurs clés de la pesanteur africaine sur la piste de certains progrès³. « Les civilisations reposent sur terre » écrit F. Braudel. Et il ajoute : « La civilisation est fille du nombre. » Or, la vastitude même de ce continent avec une population diluée et donc facilement itinérante, dans une nature à la fois généreuse (fruits, minerais, etc.) et cruelle (endémies, épidémies)⁴, empêchait d'atteindre le seuil de concentration démographique qui a presque toujours été l'une des préconditions des mutations qualitatives majeures dans le domaine économique, social et politique. De plus, la ponction démographique sévère de la Traite depuis des temps immémoriaux et surtout depuis le commerce négrier du XV^e au XX^e siècle, n'a pu que contribuer à priver l'Afrique du tonus humain et de la stabilité nécessaires à toute création éminente, même au plan technologique. La nature et les hommes, la géographie et l'histoire, n'ont pas été tendres pour l'Afrique. Et il est indispensable de revenir à ces conditions fondamentales du processus évolutif, pour poser les problèmes en termes objectifs et non sous forme de mythes aberrants comme l'infériorité raciale, le tribalisme congénital, et la prétendue passivité historique des Africains. Toutes ces approches subjectives et irrationnelles ne font au mieux que masquer une ignorance volontaire.

Les sources difficiles

Il faut reconnaître que concernant ce continent, le maniement des sources est particulièrement difficile. Trois sources principales y constituent les piliers de la connaissance historique : les documents écrits, l'archéologie et la tradition orale. Ces trois sources sont étayées par la linguistique et l'anthropologie qui permettent de nuancer et d'approfondir l'interprétation des données, parfois trop brutes et trop stériles sans cette approche plus intime. On aurait tort cependant d'établir a priori une hiérarchie péremptoire et définitive entre ces différentes sources.

Les sources écrites

Les sources écrites sont sinon très rares, du moins mal distribuées dans le temps et dans l'espace. Les siècles les plus « obscurs » de l'Histoire africaine sont ceux qui ne bénéficient pas de la lumière claire et précise émanant de témoignages écrits, par exemple les siècles qui précèdent et suivent la naissance du Christ, l'Afrique du Nord étant à cet égard privilégiée. Mais même lorsque ce témoignage existe, son interprétation implique souvent des ambiguïtés et difficultés. C'est ainsi qu'à partir d'une relecture des « voyages » de Ibn Baṭṭūṭa, et d'un nouvel examen des diverses graphies des toponymes employés par cet auteur et par al 'Umarī, certains historiens sont

3. Le facteur climatique n'est pas à négliger. Le professeur Thurstan Shaw a souligné le fait que certaines céréales adaptées au climat méditerranéen (pluies d'hiver) n'ont pu être adoptées dans la vallée du Niger, parce qu'au sud du 18^e parallèle de latitude nord, et en raison du barrage du front intertropical, leur acclimatation était impossible. Cf. *J. A. H.* XII 1, 1971, pp. 143-153.

4. Voir à ce sujet John FORD, 1971.

amenés à contester Niani-sur-Sankarani, comme capitale de l'ancien Mali⁵. Au plan quantitatif, des masses considérables de matériaux scripturaires à caractère archivistique ou narratif demeurent encore inexploitées, comme le prouvent les récents inventaires partiels des manuscrits inédits relatifs à l'Histoire de l'Afrique noire, qu'on exhume des bibliothèques du Maroc⁶, d'Algérie et d'Europe, mais aussi dans les bibliothèques des notables et érudits soudanais à travers les villes de la boucle du Niger⁷ et dont les titres laissent escompter des filons nouveaux et prometteurs. L'Unesco a établi à Tombouctou le Centre Ahmed-Baba pour promouvoir la collecte de tels documents. Dans les fonds d'archives, en Iran, en Irak, en Arménie, en Inde et en Chine, sans parler des Amériques, bien des morceaux de l'Histoire de ce continent attendent la perspicacité inventive du chercheur. C'est ainsi que dans les Archives du Premier ministre à Istanbul, où sont classés les registres des décrets du Divan impérial Ottoman, une correspondance inédite datée de mai 1577, du sultan Murad III au Maï Idrīs Alaoma et au Bey de Tunis, projette une lumière très neuve sur la diplomatie du Kanem-Bornou à cette époque, et sur la situation du Fezzan⁸.

Un travail actif de collecte est mené à bien par les instituts d'Etudes africaines et les centres de Recherches historiques dans les pays africains pénétrés par la culture islamique. Par ailleurs, des Guides nouveaux comme ceux qui sont édités par le Conseil international des archives sous les auspices de l'Unesco, se proposent d'orienter les chercheurs à travers la forêt des documents entreposés dans toutes les parties du monde occidental.

Seul un effort puissant d'éditions et de rééditions savantes, de traduction et de diffusion en Afrique permettra, par l'effet multiplicateur de ces nouveaux flux conjugués, de franchir un nouveau seuil critique qualitatif dans la vision du passé africain. Par ailleurs, presque autant que la masse nouvelle des documents, comptera le nouveau regard avec lequel ils seront interrogés. C'est ainsi que de nombreux textes exploités depuis le XIX^e siècle ou la période coloniale appellent impérieusement une relecture expurgée de tout préjugé anachronique et marquée au coin d'une approche endogène. A ce propos, les sources écrites à partir d'écritures subsahariennes (vaï, bamoun, ajami) ne doivent pas être négligées.

L'archéologie

Les témoins muets révélés par l'Archéologie sont souvent plus éloquents encore que les témoins de service que constituent les auteurs de certaines chroniques. L'Archéologie a déjà bien mérité de l'Histoire africaine par ses prestigieuses découvertes, surtout (et c'est le cas pour plusieurs milliers de millénaires du passé africain) quand il n'y a pas de chronique orale ou écrite

5. Cf. J. O. HUNWICK, 1973, pp. 195-208. L'auteur prend le risque de l'argument a silentio: « Si Ibn Battuta avait traversé le Niger ou le Sénégal, il l'aurait signalé. »

6. Cf. Unesco *Recueil sélectif de textes en arabe provenant d'archives marocaines*, par le professeur Mohammed Ibrahim EL KETTANI, SCH/VS/894.

7. Cf. *Etudes maliennes*, I.S.H.M., n° 3, sept. 1972.

8. B.G. MARTIN, 1969, pp. 15-27.

disponible. Seuls des objets témoins, enfouis avec ceux pour qui ils témoignent, veillent alors par-delà le suaire pesant des morts-terrains, sur un passé sans visage et sans voix. Certains de ces témoins sont particulièrement significatifs comme repères et mesures de civilisation; les objets en fer et leur technologie, les céramiques avec leurs techniques de production et leurs styles, les articles en verre, les écritures et styles graphiques, les techniques de navigation, de pêche et de tissage, les produits alimentaires, et aussi les structures géomorphologiques, hydrauliques ou végétales liées à l'évolution du climat... Le langage des trouvailles archéologiques a par nature quelque chose d'objectif et d'irréfutable. C'est ainsi que l'étude de la typologie des céramiques, des objets en os et en métal dans le Sahara nigéro-tchadien démontre la liaison entre les peuples préislamiques (Sao) du Bassin tchadien et les aires culturelles qui s'étendent jusqu'au Nil et au désert libyque: statuettes d'argile cuite à boudriers croisés, décors corporels des figurines, formes des vases et des bracelets, des harpons et des os, des têtes ou pointes de flèches et des couteaux de jet ressuscitent ainsi grâce à leurs parentés, par-delà le paysage contemporain écrasé par la solitude et l'inertie, les solidarités vivantes d'antan⁹. Le repérage, le classement et la protection des sites archéologiques africains s'imposent comme une priorité de grande urgence, avant que des prédateurs ou des profanes irresponsables et des touristes sans intention scientifique ne les pillent et ne les désorganisent, les dépouillant ainsi de toute valeur historique sérieuse. Mais l'exploitation de ces sites par des projets prioritaires de fouilles à grande échelle ne pourra se développer que dans le cadre de programmes interafricains soutenus par une puissante coopération internationale.

La tradition orale

A côté des deux premières sources de l'Histoire africaine (les documents écrits et l'archéologie) la Tradition orale apparaît comme le conservatoire et le vecteur du capital de créations socio-culturelles accumulé par les peuples réputés sans écriture: un vrai musée vivant. La parole historique constitue un fil d'Ariane bien fragile pour remonter les couloirs obscurs du labyrinthe du temps. Les détenteurs en sont les vétérans à la tête chenue, à la voix cassée, à la mémoire parfois fuligineuse, à l'étiquette parfois pointilleuse (vieillesse oblige!): des ancêtres en puissance... Ils sont comme les derniers îlots d'un paysage autrefois imposant, lié dans tous ses éléments par un ordre précis, et aujourd'hui érodé, laminé, et culbuté par les vagues acérées du «modernisme». Des fossiles en sursis!

Chaque fois que l'un d'eux disparaît, c'est une fibre du fil d'Ariane qui se rompt, c'est littéralement un fragment du paysage qui devient souterrain. Or la tradition orale est de loin la source historique la plus intime, la plus succulente, la mieux nourrie de la sève d'authenticité. «La bouche du vieillard sent mauvais, dit un proverbe africain, mais elle profère des choses bonnes et salutaires.» L'écrit, si utile soit-il, fige et dessèche. Il décante, dissèque, schématise et pétrifie: la lettre tue. La tradition habille de chair et

9. Cf. P. HUARD, 1969, pp. 179-24.

de couleurs, elle irrigue de sang le squelette du passé. Elle présente sous les trois dimensions ce qui est trop souvent écrasé sur la surface bidimensionnelle de la feuille de papier. La joie de la mère de Soundjata, bouleversée par la guérison subite de son fils, éclate encore dans le timbre épique et chaud des griots du Mali. Certes, bien des écueils sont à surmonter pour vanner savamment le matériau de la Tradition orale, et trier le bon grain des faits de la paille des mots pièges, fausses fenêtres ouvertes pour la symétrie, du lustre et du clinquant des formules qui ne sont que l'emballage circonstanciel d'un message venu de loin.

On a dit que la Tradition n'inspirait pas confiance parce qu'elle est fonctionnelle; comme si tout message humain par définition n'était pas fonctionnel, y compris les documents d'archives qui, par leur inertie même, et sous leur apparente neutralité objective, cachent tant de mensonges par omission et habillent l'erreur de respectabilité. Certes la tradition épique en particulier est une re-création paramythique du passé. Une sorte de psychodrame révélant à la communauté ses racines et le corpus de valeurs qui sustentent sa personnalité: un viatique enchanté pour remonter le fleuve du temps vers le royaume des ancêtres. C'est pourquoi la parole épique ne coïncide pas exactement avec la parole historique. Elle la chevauche par projections anachroniques en amont et en aval du temps réel, par télescopages qui ressemblent aux subversions du relief en archéologie. Mais les écrits eux-mêmes échappent-ils à ces intrusions énigmatiques? Ici comme ailleurs il faut chercher le mot fossile-directeur. Il faut s'armer si possible d'un détecteur de métal pur pour évacuer les gangues et les scories.

Certes, dans le discours épique, la fragilité de la chaîne chronologique constitue son véritable talon d'Achille; les séquences temporelles bouleversées créent un puzzle où l'image du passé ne nous arrive pas claire et stable comme dans un bon miroir, mais comme un reflet fugace dansant sur l'agitation de l'eau. La durée moyenne des règnes ou des générations est un domaine vivement controversé où les extrapolations à partir des périodes récentes sont fortement sujettes à caution, ne serait-ce qu'en raison des mutations démographiques et politiques. Parfois un dynaste exceptionnel, personnage-aimant, polarise sur soi les hauts faits de ses prédécesseurs et successeurs littéralement éclipsés. Tels certains dynastes du Rwanda; tel Da Monzon roi de Ségou (début du XIX^e siècle) à qui les griots attribuent toute grande conquête de ce royaume.

Par ailleurs, le texte littéraire oral sorti de son contexte est comme un poisson hors de l'eau: il meurt et se décompose. Isolée, la tradition ressemble à ces masques africains arrachés à la communion des fidèles pour être exposés à la curiosité de non-initiés. Elle perd sa charge de sens et de vie. Or, par sa vie même, parce qu'elle est sans cesse reprise en charge par de nouveaux témoins commis à sa transmission, la Tradition s'adapte à l'attente de nouveaux auditoires, adaptation qui concerne au premier chef la présentation du message, mais qui ne laisse pas toujours indemne le contenu. Ne voit-on pas aussi des mercantis ou mercenaires de la Tradition qui servent à volonté des resucées de textes écrits réinjectés dans la Tradition!

Enfin, le contenu même du message est souvent hermétique, voire ésotérique. Pour l'Africain la parole est lourde. Elle est force ambiguë, qui peut faire et défaire, qui peut charrier des maléfices. C'est pourquoi on ne l'articule pas ouvertement et directement. On l'enveloppe d'apologues, d'allusions, de sous-entendus, de proverbes clairs-obscur pour le commun, mais lumineux pour ceux qui sont munis des antennes de la sagesse. En Afrique, la parole lourde n'est pas gaspillée. Et plus on est en position d'autorité, moins on parle en public. Mais quand on lance à quelqu'un : « Tu as mangé le crapaud et rejeté sa tête », il comprend aussitôt qu'on l'accuse de se dérober à une partie de ses responsabilités¹⁰. Cet hermétisme du « mi-dire » signe à la fois la valeur inestimable et les limites de la Tradition orale, puisque sa richesse est presque impossible à transférer intégralement d'une langue à l'autre, surtout quand cette autre est structurellement et sociologiquement éloignée. La Tradition s'accommode très peu de la traduction. Déracinée, elle perd sa sève et son authenticité, car la langue est la « maison de l'être ». Beaucoup d'erreurs imputées à la Tradition proviennent d'ailleurs d'interprètes incompetents ou sans scrupule.

Quoi qu'il en soit, la validité de la Tradition orale est amplement prouvée aujourd'hui. Elle est largement confirmée par les recoupements avec des sources archéologiques ou scripturaires comme pour le site de Koumbi Saleh, les vestiges du lac Kisale, ou les événements du XVI^e siècle transmis par les Shona et dont D.P. Abraham a constaté la concordance avec les écrits des voyageurs portugais de cette époque.

Bref, le discours de la Tradition, qu'elle soit épique, prosaïque, didactique ou éthique, peut être historique à un triple point de vue. D'abord, il est révélateur du faisceau d'usages et de valeurs qui animent un peuple et conditionnent ses actes à venir par la représentation des archétypes d'hier. Ce faisant, l'épopée reflète, mais aussi elle crée l'histoire. Quand on s'adresse à Da Monzon en disant : « Maître des eaux et maître des hommes », on signifie par là le caractère absolu de son pouvoir. Mais les mêmes récits nous le montrent consultant sans cesse ses guerriers, ses griots, ses femmes¹¹. Le sens de l'honneur et de la réputation éclate dans la fameuse réplique du « chant de l'arc » à la gloire de Soundjata (*Soundjata fasa*) : « Saya Kaoussa malo yé »¹². Cette valeur s'exprime bellement aussi dans l'épisode de Bakary Dian contre les Peul du Kournari. Retiré par dépit dans son village de Dongorongo, le preux Bakary Dian qu'on vient supplier de reprendre la tête des troupes de Ségou, cède finalement quand on touche la corde sensible de l'orgueil et de la gloire : « Les vieilles paroles échangées, oublie-les. C'est ton nom à présent qu'il faut regarder ; car on vient au monde pour se faire un nom. Si tu nais, grandis et meurs sans avoir un nom, tu es venu pour rien ; tu es parti pour rien ». Et lui de s'écrier : « Griots de Ségou, puisque vous êtes venus, ce ne sera pas impossible. Je ferai ce que vous me demandez, pour ma renommée. Je ne le ferai pas pour Da

10. Cf. H. AGUESSY, 1972, pp. 269-297.

11. Cf. L. KESTELOOT : tomes 1-3-4.

12. « La mort vaut mieux que la honte. »

Monzon. Je ne le ferai pour personne à Ségou. Je le ferai seulement pour ma réputation. Même après ma mort, on l'ajoutera à mon nom.»

De même ce trait de civilisation et de droit: Silamaka dit: «Vous avez de la chance qu'il me soit interdit de tuer des messagers.»

Au demeurant, la recomposition du passé est loin d'être intégralement imaginaire. On y trouve des tranches de souvenirs, des filons d'histoire qui sont souvent plus prosaïques que les garnitures colorées de l'imagination épique: «C'est ainsi que débuta cette institution des bergers collectifs dans les villes bambara. Si on te choisit et qu'on te fait pasteur, tu deviens Peul public. Les Peul publics gardaient les troupeaux du Roi. C'étaient des hommes d'ethnies différentes, et leur chef pasteur s'appelait Bonke.» Ou encore «A cette époque on ne portait pas de babouches, mais des samaras de cuir de bœuf tanné, avec une corde au nez (autour du gros orteil), et une corde au talon.» Enfin, le récit épique est émaillé d'allusions à des techniques, à des objets qui ne sont pas essentiels au déploiement de l'action, mais signalent le milieu de vie. «Il (Da Monzon) manda ses soixante piroguiers Somono, trente hommes à la proue et trente hommes à la poupe. La pirogue était richement décorée.» «On prépare les échelles, on les applique contre la muraille. Les chasseurs de Ségou grimpent à l'assaut et s'infiltrèrent dans la ville [...] Les cavaliers de Ségou lancent des flèches enflammées. Les cases du village prennent feu.» Saran, la femme éprise de Da Monzon, va mouiller la poudre à fusil des guerriers de Koré... C'est par un diagnostic serré relevant parfois de l'analyse psychanalytique, que, à travers les psychoses même du public ou des traditionalistes, l'historien peut atteindre à la substantifique moelle de la réalité historique.

Dès lors, la multiplicité des versions transmises par des clans adverses, par exemple par les griots-clients de chaque noble protecteur (horon, dyatigui), bien loin de constituer un handicap, n'est qu'une garantie supplémentaire pour la critique historique. Et la concordance des récits, comme dans le cas des griots bambara et peul appartenant aux deux camps adverses, donne un relief particulier au bon aloi de ce témoignage. Comme le montre le cas des Gouro chez qui la tradition ésotérique libérale et intégrationniste, transmise par les lignages, coexiste avec la tradition ésotérique, oligarchique et procédurière de la société secrète, la parole historique — par sa polygenèse même — comporte des éléments d'autocensure. En effet, ce n'est pas une propriété privée, mais un bien indivis dont répondent divers groupes de la communauté.

L'essentiel, c'est de soigner la critique interne de ces documents par la connaissance intime du genre littéraire en cause, sa thématique et ses techniques, ses codes et stéréotypes, les formules de remplissage, les diversions conventionnelles, la langue dans son évolution, le public et ce qu'il attend des traditionalistes. Et surtout la caste de ces derniers, ses règles de vie, sa formation, ses idéaux, ses écoles. On sait qu'au Mali et en Guinée, par exemple, de vraies écoles d'initiation ont existé depuis des siècles à Keyla, Kita, Niagassola, Niani, etc.

Cette tradition rigide, institutionnalisée et formelle est en général mieux structurée, mieux soutenue par la *musique* de cour qui fait corps avec elle, qui la scande en tranches didactiques et artistiques. Certains des instruments utilisés, tel le Sosso Balla (Balafon de Soumaoro Kanté) sont en eux-mêmes, par leur antiquité, des monuments dignes d'une investigation de type archéologique. Mais les correspondances entre types d'instruments et types de musique, de chants et de danses, constituent un monde minutieusement réglé, où les anomalies et les ajouts postérieurs, sont aisément repérables. Chaque genre littéraire oral possède ainsi son instrument spécial dans chaque région culturelle; le xylophone (balla) ou le bolon (harpe-luth) pour l'épopée mandingue, le bendré des Mossi (gros tambour rond à une seule face, taillé dans unealebasse et battu à mains nues) pour l'exaltation, muette souvent, des noms de guerre (zabyouya) des souverains, le myet (harpe-cithare) pour les poètes musiciens des Fang dans leurs tropicales *Nibelungen*. Vecteurs de la parole historique, de tels instruments sont vénérés et sacrés. En effet, ils font corps avec l'artiste, et leur place est d'autant plus essentielle dans le message que, à la faveur des langues à tons, la musique est directement intelligible, l'instrument devenant la voix de l'artiste sans que celui-ci ait besoin d'articuler une parole. Le triple rythme tonal, d'intensité et de durée, se fait alors musique signifiante, dans cette sorte de « sémantico-mélodisme » dont parlait Marcel Jousse. A vrai dire, la musique fait tellement partie de la Tradition que certains récits ne peuvent être transmis que sous la forme chantée. La chanson populaire elle-même, qui donne le pouls de la « volonté générale » sous une forme satirique parfois épicée d'humour noir, et qui est restée vivace jusqu'à travers les luttes électorales du XX^e siècle, est un genre précieux, qui contrebalance et complète les dires des « documents » officiels.

Ce qui est dit ici de la musique vaut aussi bien pour d'autres modes d'expression comme les arts plastiques dont les productions nous livrent parfois, comme dans les royaumes d'Abomey et du Berlin (bas-reliefs) ou en pays Kuba (statuaire), l'expression directe de personnages, d'événements ou de cultures historiques.

Bref, la Tradition orale n'est pas seulement une source de pis-aller à laquelle on ne se résignerait qu'en désespoir de cause. C'est une source à part entière, dont la méthodologie est désormais assez bien établie, et qui confère à l'histoire du continent africain une puissante originalité.

La linguistique

Avec la linguistique, l'Histoire africaine dispose non pas tant d'une science auxiliaire que d'une discipline autonome qui la mène tout droit pourtant au cœur de son propre sujet... On s'en rend bien compte dans le cas de la Nubie qui est ensevelie dans le double silence opaque des ruines de Méroé et de l'écriture méroïtique non déchiffrée parce que la langue demeure inconnue¹³. Certes bien des choses restent à faire dans ce domaine, à commencer par la fixation scientifique des langues. En effet,

13. L'Unesco a organisé en 1974 un colloque scientifique international sur le déchiffrement de cette langue africaine.

il ne faut pas sacrifier l'approche descriptive à l'approche comparatiste et synthétique à prétention typologique et génétique. C'est par une analyse ingrate et minutieuse du fait de langue « avec son signifiant de consonnes, de voyelles et de tons, avec ses latitudes de combinaisons dans des schémas syntagmatiques, avec son signifié vécu par les locuteurs d'une communauté donnée »¹⁴ qu'on peut échafauder des extrapolations en amont, opération souvent rendue difficile par le manque de profondeur historique de la connaissance de ces langues. Si bien qu'elles ne peuvent être comparées qu'à partir de leur strate contemporaine par la méthode synchronique, base indispensable pour toute synthèse diachronique et génétique. La tâche est ardue, et l'on comprend que des duels d'érudition se poursuivent ici ou là, singulièrement en matière de bantuistique. Malcolm Guthrie y soutient la théorie de l'autogenèse, alors que Joseph Greenberg défend avec brio la thèse selon laquelle les langues bantu doivent être replacées dans un contexte continental plus large. Ce dernier est justifié, dit-il, par des ressemblances qui ne sont pas des analogies accidentelles issues d'influences extérieures, mais qui ressortissent à une parenté génétique intrinsèque, exprimée par les similitudes dans les pronoms, le vocabulaire de base, les caractéristiques grammaticales comme le système de classes nominales, à travers des centaines de langue; depuis le wolof jusqu'au baka (République du Soudan). Pour l'historien, tous ces débats ne sont pas purs exercices d'école. Un auteur se fondant par exemple sur la distribution des groupes de mots analogues désignant le mouton en Afrique centrale à la lisière de la forêt, constate que ces groupes homogènes ne chevauchent pas la frange végétale, mais se répartissent parallèlement à elle, ce qui suggère une diffusion de ce bétail selon les parallèles dans les deux biotopes contigus de la savane et de la forêt; alors que plus à l'est, le dessin linguistique s'ordonne franchement par bandes méridiennes de l'Afrique orientale à l'Afrique australe, ce qui suppose une voie d'introduction perpendiculaire à la première, et illustre *a contrario* le rôle inhibiteur de la forêt dans le transfert des techniques¹⁵. Mais ce rôle n'est pas identique pour toutes les techniques. Bref les études linguistiques démontrent que les routes et les pistes de migrations ainsi que les diffusions de cultures matérielles et spirituelles sont balisées par la distribution de mots apparentés. D'où l'importance de l'analyse linguistique diachronique et de la glotto-chronologie pour l'historien qui veut saisir la dynamique et le sens de l'évolution.

J. Greenberg a ainsi mis en lumière les apports du kanuri au hawsa en termes culturels ou de technique militaire, qui valorisent l'influence de l'empire bornouan dans le développement des royaumes hawsa. En particulier, la titulature des dynasties bornouanes avec des termes kanuri comme *kayamma*, *magira*, etc., a connu une diffusion remarquable jusqu'au cœur du Cameroun et du Nigeria. L'étude systématique des toponymes et anthroponymes peut aussi donner des indications fort précises, à condition de revoir cette nomenclature selon une approche endogène. Car un grand nombre de

14. Cf. Maurice HOUIS, 1971, p. 45.

15. Cf. Christophe EHRET, 1963, pp. 213221.

noms ont été déformés par la prononciation ou la rédaction exotiques de non-Africains ou d'Africains servant d'interprètes et de scribes. La chasse au mot juste, même quand il a été statufié dans l'écrit depuis des siècles, est une des tâches les plus complexes de la critique historique africaine.

Un exemple. Le mot Gaoga qui, utilisé par Léon l'Africain pour désigner un royaume du Soudan a été souvent assimilé avec Gao. Mais, l'analyse de ce toponyme à partir du téda et du kanuri permet de localiser aussi un royaume de Gaoga entre le Wadaï (Tchad), le Darfour (Soudan) et le Fertit (RCA)¹⁶. Quant à la référence au Yemen, pour désigner le pays d'origine de nombreuses dynasties soudanaises, un réexamen sérieux de ce problème a été entrepris depuis H.R. Palmer. Ne doit-on pas interpréter le mot Yemen, non point selon la pieuse évocation des chroniqueurs musulmans orientée vers l'Arabie heureuse mais plutôt en référence à l'antique pays de Yam (d'où Yamen)?¹⁷

L'examen du lexique swahili, truffé de termes d'origine arabe, et du lexique des pays de la côte orientale malgache (Antemoro, Antalaotra, Anosy), baignée d'influx arabes, se révèle tout aussi riche d'enseignements pour l'historien.

En tout état de cause, la linguistique qui a déjà bien mérité de l'histoire africaine, doit se débarrasser au départ du mépris ethnocentriste qui a marqué la linguistique africaine élaborée par A.W. Schlegel et Auguste Schleicher, selon laquelle « les langues de la famille indo-européenne sont au sommet de l'évolution, et les langues des Noirs au plus bas de l'échelle, celles-ci présentant toutefois l'intérêt, pensait-on, de livrer un état proche de l'état original du langage, où les langues seraient sans grammaire, le discours une suite de monosyllabes et le lexique restreint à un inventaire élémentaire »¹⁸.

L'anthropologie et l'ethnologie

La même remarque vaut *a fortiori* pour l'Anthropologie et l'Ethnologie. En effet, le discours ethnologique¹⁹ a été, par la force des circonstances, un discours à prémisses explicitement discriminatoires et à conclusions implicitement politiques, avec entre les deux un exercice « scientifique », forcément ambigu. Son principal présupposé était souvent l'évolution linéaire, avec en tête de la caravane humaine l'Europe pionnière de la civilisation, et à la queue, les « peuplades » primitives d'Océanie, d'Amazonie et d'Afrique. Comment peut-on être Indien, Noir, Papou, Arabe? « L'autre », arriéré, barbare, sauvage, selon les degrés, est toujours différent, et c'est à ce titre qu'il est l'objet de l'intérêt du chercheur ou de la convoitise du traitant. L'ethnologie reçut ainsi délégation générale pour être le Ministère de la curiosité européenne, à l'égard de « nos indigènes ». Friand des états misérables, des nudités et des folklores, le regard ethnologique était souvent sadique, lubrique, et dans le meilleur des cas, quelque peu paternaliste. Sauf exceptions,

16. Cf. Pierre KALK, 1972, pp. 529-548.

17. Cf. Abbo et Eldridge MOHAMMADOU, pp. 130-55.

18. Cf. M. HOUIS, 1971, p. 27.

19. Le terme ethnique étant réservé aux peuples réputés sans écriture, il a été dès le départ marqué par le préjugé raciste. « Idolâtre ou ethnique », écrivait dès le XVI^e siècle Clément MAROT. L'ethnographie est la collecte descriptive des documents. L'ethnologie est la synthèse comparative.

les mémoires et rapports qui en résultaient justifiaient le statu quo et contribuait au « développement du sous-développement »²⁰. L'évolutionnisme à la Darwin, malgré ses éminents mérites par ailleurs, et le diffusionnisme à sens unique qui a trop souvent regardé l'Afrique comme le déversoir passif des inventions d'ailleurs, le fonctionnalisme de Malinowski et de Radcliffe Brown enfin, qui déniait toute dimension historique aux sociétés primitives, toutes ces écoles s'accommodaient naturellement de la situation coloniale sur laquelle elles proliféraient comme sur un riche terreau²¹. Leurs approches, assez pauvres finalement pour la compréhension des sociétés exotiques, se disqualifiaient encore du fait que les sociétés qui les intéressaient surtout étaient précisément les plus insolites, à savoir les prototypes d'une humanité installée dans l'élémentaire, alors que ces derniers ne constituaient que des micro-organismes au rôle historique non négligeable, parfois notable, mais le plus souvent marginal par rapport aux ensembles socio-politiques plus puissants et mieux engagés dans le courant de l'Histoire.

Toute l'Afrique fut symbolisée ainsi par des images que les Africains eux-mêmes pouvaient regarder comme étranges, exactement comme si l'Europe était personnifiée au début du XX^e siècle par les usages de la table et de l'habitat, ou le niveau technique des communautés de la Bretagne intérieure, du Cantal ou de la Sardaigne. Par ailleurs, la méthode ethnologique, fondée sur l'enquête individuelle marquée au coin d'une expérience subjective totale parce qu'intensive, mais totale au niveau du microcosme seulement, débouche sur des conclusions « objectives » très fragiles dès qu'elle prétend à l'extrapolation.

Enfin, par une dialectique implacable, l'objet même de l'ethnologie, sous l'influence coloniale, s'évanouissait peu à peu. Les indigènes primitifs, vivant de cueillette et de chasse sinon de « cannibalisme », se muaient peu à peu en sous-prolétaires des centres périphériques d'un système mondial de production dont les pôles sont situés dans l'hémisphère nord. L'action coloniale consumait et annihilait son propre objet. C'est pourquoi ceux qu'on avait constitués dans le rôle d'objets, les Africains, décidaient d'entamer eux-mêmes un discours autonome en tant que sujets de l'histoire, prétendant même qu'à certains égards, les plus primitifs ne sont pas ceux qu'on pense... Or, dans le même temps, ceux qui, sans préjugés, avaient travaillé à la découverte d'un fil historique et de structures originales dans les sociétés africaines étatiques ou non, des pionniers comme Frobenius, Delafosse, Palmer, Evans Pritchard, poursuivaient leurs efforts, repris et affinés par d'autres chercheurs contemporains. Ceux-ci estiment qu'en appliquant les mêmes outils mentaux des sciences de l'homme, mais en les adaptant à la matière africaine, on peut atteindre des

20. Cf. J. COPANS, 1971, p. 45: « L'idéologie coloniale et l'ethnologie relèvent d'une même configuration, et il existe entre ces deux ordres de phénomènes un jeu qui conditionne leur développement respectif. »

21. Cf. J. RUFFIE, 1977, p. 429. « Le pseudo darwinisme culturel qui inspire la pensée anthropologique du XIX^e légitime le colonialisme qui ne serait pas le produit d'une certaine conjoncture politique, mais celui d'une structure biologique; en somme un cas particulier de la compétition naturelle. L'anthropologie du XIX^e donne bonne conscience à l'Europe impérialiste. »

résultats objectifs. Sont ainsi balayés en même temps les, approches vicieuses fondées, soit sur la différence congénitale et substantifique des « indigènes », soit sur leur primitivisme dans la voie de la civilisation. Il suffit de reconnaître que si l'être des Africains est le même — celui de l'Homo Sapiens — leur « être dans le monde » est différent. Dès lors des outils nouveaux peuvent être affûtés pour appréhender leur évolution singulière.

Dans le même temps, l'approche marxiste, à condition d'être non dogmatique, et l'approche structuraliste de Lévi-Strauss apportent, elles aussi, des regards valables mais contrastés sur l'évolution des peuples réputés sans écriture. La méthode marxiste, essentiellement historique et pour laquelle l'histoire est la conscience collective en action, insiste beaucoup plus sur les forces productives et les rapports de production, sur la praxis et les normes; alors que la méthode structuraliste veut dénuder les mécanismes inconscients mais logiques, les ensembles cohérents qui sous-tendent et encadrent l'action des esprits et des sociétés. L'anthropologie s'abreuvant à ces sources nouvelles sera, espérons-le, autre chose qu'un Phénix surgi pour les besoins de la cause des cendres d'une certaine ethnologie²².

L'anthropologie se doit de critiquer sa propre démarche, d'insister autant sur les normes que sur les pratiques, de ne pas confondre les relations sociales décelables à l'expérience et les structures qui les sous-tendent. Elle enrichira ainsi les unes par les autres, les normes, les structures et les opinions en utilisant largement les techniques quantitatives et collectives d'enquête, en rationalisant et objectivant le discours. Les interactions des facteurs globaux intéressent particulièrement l'anthropologie, mais aussi la synthèse historique. On voit par exemple des correspondances entre l'existence de voies commerciales avec monopole royal sur certaines denrées, d'une part, et d'autre part, les formes politiques centralisées: (dans le Ghana et le Mali anciens, dans l'Empire ashanti au XVIII^e siècle, dans le Royaume lunda du Zaïre, etc.). Alors que, contre-épreuve décisive, contrairement aux Ngonde et aux Zulu, des peuples aux langues et coutumes identiques (les Nyakusa et les Xhosa) mais vivant à l'écart de ces courants, n'ont pas atteint au stade monarchique²³. On peut tenter d'en inférer une sorte de « loi » d'anthropologie ou de sociologie politique. Par ailleurs, les structures de la parenté peuvent entraîner une foule d'incidences sur l'évolution historique. Ainsi, quand deux groupes de langues différentes se rencontrent, la forme d'union conjugale entre ces groupes décide généralement de la langue qui sera dominante, car la langue maternelle ne peut l'emporter que si les femmes sont prises comme épouses et non comme esclaves ou concubines. Certains groupes Nguni conserveront ainsi leur langue d'origine, alors que d'autres, qui prirent des femmes Sotho, perdirent leur langue au profit des Sotho. C'est aussi le cas des bergers Peul venus du Macina et du Fouta Djallon, qui prirent femmes chez les Mandingue et créèrent la

22. La sociologie serait une science intrasociétale pour le monde moderne, tandis que l'anthropologie serait une approche comparatiste (intersociétale). Mais n'est-ce pas ressusciter les catégories contestables de la différence, avec son cortège d'ethno-histoire, d'ethno-archéologie, d'ethno-mathématique...?

23. Cf. L. THOMPSON, 1969, pp. 72-73.

province du Ouassoulou: ils ne sont plus Peul que de nom, et par certains traits physiques. Ils ont perdu leur langue d'origine au profit du malinke ou du bambara.

Ainsi donc, les principales sources de l'histoire africaine évoquées plus haut ne peuvent être classées a priori en tant que telles selon une échelle de valeur privilégiant en permanence telle ou telle d'entre elles. Il convient de juger cas par cas... En effet, il ne s'agit pas de témoignages d'espèces radicalement différentes. Toutes répondent à la définition de signes qui nous viennent de l'amont et qui, en tant que vecteurs de messages, ne sont pas entièrement neutres, mais charrient des intentions ouvertes ou cachées. Toutes ressortissent donc à la critique méthodologique. Chacune peut conduire aux autres catégories de sources: par exemple, la tradition orale a souvent mené à des sites archéologiques. Elle peut même aider à mettre en balance certains documents écrits. Ainsi, quand le grand Ibn *Khaldūn* dans *l'Histoire des Berbères* écrit de Soundjata: « Son fils Mança Oueli lui succéda. Mança dans leur langue écrite signifie sultan et Oueli est l'équivalent d'Ali. » Alors que les traditionalistes aujourd'hui encore expliquent que Mansa Oulé signifie « le Roi au teint clair ».

Quatre grands principes

Quatre grands principes doivent gouverner la recherche si l'on veut assigner une nouvelle frontière au front pionnier de l'historiographie africaine.

D'abord c'est *l'interdisciplinarité*, dont l'importance est telle qu'elle constitue presque en soi une source spécifique. C'est ainsi que la sociologie politique appliquée à la tradition orale sur le Royaume de Ségou enrichit considérablement une vision qui sans cela se limiterait aux lignes squelettiques d'un arbre généalogique marqué par quelques exploits stéréotypés. La complexité, la compénétration de structures parfois modelées sur les hégémonies anciennes (le modèle malien) apparaissent ainsi dans leur réalité concrète et vivante. De même, pour les pays du delta nigérien, les traditions orales permettent de compléter les facteurs d'essor réduits par trop aux influences du commerce négrier et de l'huile de palme, alors que des relations endogènes préalables dans le sens nord-sud et est-ouest jusqu'à Lagos et au pays Ijebu, sont attestées par la tradition orale qui étaye et enrichit remarquablement les allusions de Pacheco Pereira dans *l'Esmeraldo*²⁴.

N'est-ce pas un élément d'anthropologie culturelle (le texte initiatique des pasteurs peul²⁵) qui a permis à certains préhistoriens d'interpréter correctement les énigmes des fresques du Tassili: animaux sans pattes du tableau dit du Bœuf à l'hydre, U magique d'Ouan Derbaouen, etc.

Ainsi, par-delà 10 000 ans de parenthèse, les rites d'aujourd'hui permettent d'identifier les cinq sœurs mythiques des sept fils de l'ancêtre Kikala, dans les cinq merveilleuses danseuses des fresques de Jabbaren.

24. Cf. J. ALAGOA, 1973.

25. Cf. Hampaté BA et Germaine DIETERLEN, 1961.

L'expansion des Bantu, attestée par les sources concordantes de la linguistique, de la tradition orale, de l'archéologie, de l'anthropologie, et par les premières sources écrites arabes, portugaises, britanniques et afrikaaner, devient une réalité palpable susceptible d'être ordonnée dans une synthèse dont les arêtes s'avivent à la rencontre de ces différents plans. De même les arguments linguistiques concourent avec ceux de la technologie pour suggérer une diffusion des gongs royaux et cloches géminées d'apparat, à partir de l'Afrique occidentale vers le Bas-Zaïre, le Shaba et la Zambie. Mais des preuves archéologiques apporteraient évidemment une confirmation inestimable. Cette coalition des sources s'impose davantage encore lorsqu'il s'agit de cerner les difficultés relatives à la chronologie. Ce n'est pas toujours qu'on dispose de dates tirées du carbone 14. Encore que celles-ci doivent être interprétées et confrontées avec d'autres données comme la métallurgie ou la poterie (matériaux et styles). Ce n'est pas toujours qu'on dispose, comme au nord du Tchad,²⁶ de masses énormes de débris de céramiques qui permettent d'échafauder une typologie représentant une échelle chronologique de six niveaux. Une excellente démonstration de cette conjugaison de toutes les sources disponibles est celle qui permet d'établir une typologie diachronique des styles picturaux et céramiques, de les confronter afin de dégager une série chronologique s'étalant sur huit millénaires, le tout étayé par des sondages stratigraphiques, confirmé par des datations au C14, par l'étude de la flore, de la faune, de l'habitat et de la tradition orale²⁷.

Parfois la carte des éclipses datées, et visibles selon les régions, permet des concordances exceptionnelles quand de tels événements sont liés avec le règne de tel ou tel dynaste. Mais généralement, la chronologie n'est pas accessible sans la mobilisation de plusieurs sources, d'autant plus que la durée moyenne des règnes ou des générations est susceptible de variations, que la nature de la relation entre les souverains qui se succèdent n'est pas toujours précise, que le sens du mot fils n'est pas toujours biologique mais sociologique, que parfois trois ou quatre noms ou « noms forts » sont attribués au même roi et que, comme chez les Bemba, la liste des candidats à la chefferie est incorporée à celle des chefs.

Sans minimiser l'importance de la chronologie, épine dorsale de la matière historique, et sans renoncer aux efforts pour l'asseoir sur des bases rigoureuses, faut-il pour autant succomber à la psychose de la précision à tout prix, qui risque d'être alors une fausse précision? Pourquoi s'acharner à écrire 1086 pour la chute de Koumbi Saleh au lieu de dire « à la fin du XI^e siècle »? Toutes les dates n'ont d'ailleurs pas la même importance. Le degré de précision requis pour chacune d'elles n'est pas le même, et chacune ne doit pas être érigée en statue.

Par ailleurs, il importe de réintégrer tout le flux du processus historique dans le contexte du temps africain. Celui-ci n'est pas allergique à l'articulation du donné événementiel dans une chaîne de faits qui se créent les uns les autres

26. Cf. Yves COPPENS, 1960, pp. 129 et ss.

27. A. BAILLOUD, 1961, pp. 51 et ss.

par antécédence et causalité. En effet, les Africains ont une idée du temps fondée sur le principe de causalité. Mais ce dernier est appliqué selon des normes originales où la contagion du mythe imbibe et gauchit la démarche logicienne; où le stade économique élémentaire ne crée pas le besoin du temps chiffré, matière première du gain; où le rythme des travaux et des jours est un métronome suffisant pour l'activité humaine; où des calendriers qui ne sont ni abstraits ni universalistes, sont subordonnés aux phénomènes naturels (lunaisons, soleil, sécheresse), aux mouvements des bêtes et des gens. Chaque heure est définie par des actes concrets. Ainsi au Burundi: Amakana (au moment de traire: 7h), Maturuka (à la sortie des troupeaux: 8h), Kuasase (quand le soleil s'étale: 9h), Kumusase (quand le soleil s'étale sur les collines: 10h), etc. Dans ce pays rural, le temps est marqué par la vie pastorale et agricole. Ailleurs, les noms des enfants sont fonction du jour de la naissance, de l'événement qui a précédé ou suivi celle-ci. Les Musulmans en Afrique du Nord appellent volontiers leurs enfants du nom du mois où ils sont nés: Ramdane, Chabane, Mouloud.

Cette conception du temps est historique à bien des égards. Dans les sociétés africaines gérontocratiques, la notion d'antériorité dans le temps est encore plus lourde de sens qu'ailleurs; puisqu'à elle seule elle fonde des droits sociaux comme la prise de parole en public, la participation à une danse réservée, à certains mets, le mariage, le respect d'autrui, etc. Par ailleurs, la primogéniture n'étant pas le plus souvent un droit exclusif à la succession royale, le nombre des prétendants, (oncles, frères, fils) est toujours élevé, et l'âge joue dans le cadre d'une compétition très ouverte. D'où le souci accru encore de la chronologie. Mais point n'était besoin de savoir qu'on était né en telle année; puisque l'essentiel était de prouver qu'on était né avant un tel. Les références de chronologie absolue ne s'imposent que dans le cadre de sociétés plus vastes et plus anonymes.

Cette conception du temps social n'est pas statique, car dans le contexte de la philosophie africaine pandynamiste de l'univers, il s'agit d'accroître sans cesse sa forme vitale, qui est éminemment sociale, ce qui inclut l'idée de progrès dans et par la communauté. Comme dit Bakary Dian: «Même après ma mort, on l'ajoutera à mon nom.» Dans certaines langues, le même mot (*bogna* en bambara par exemple) désigne le don matériel, l'honneur, la croissance.

Le comput saisonnier est souvent fondé sur l'observation astronomique portant par exemple sur une série de constellations dont la Grande Ourse; chez les Komo (Haut-Zaïre) les Pléiades, comparées à un panier de machettes, annoncent le temps d'aiguiser ces outils pour le défrichage des champs. En cas de besoin d'ailleurs, cette conception du temps s'est faite plus mathématique: encoches dans des bois spéciaux conservés comme des archives dans les grottes du pays dogon, dépôt chaque année d'une pépite d'or dans un pot d'étain, en la chapelle des trônes au royaume de Bono Mansou, ou d'un caillou dans une jarre, dans la case des Rois en pays mandingue, sans compter évidemment les réalisations éminentes de l'Égypte pharaonique et des royaumes musulmans (almohade par exemple) à cet égard. Si l'on

évoque la difficulté de convertir une séquence de longueurs de règnes en une séquence de dates, et la nécessité de trouver un point fixe de référence, on constatera que ce dernier est la plupart du temps fourni par un repère extérieur daté, par exemple, l'attaque Ashanti contre Bono Mansou.

En effet, seules l'utilisation de l'écriture, l'accession aux religions « universalistes » disposant d'un calendrier suspendu à un terminus a quo précis, ainsi que l'entrée dans l'univers du rendement et de l'accumulation monétaire, ont remodelé la conception « traditionnelle » du temps. Mais celle-ci répondait correctement en son temps aux besoins des sociétés concernées.

Une autre exigence impérative, c'est *que cette histoire soit enfin vue de l'intérieur* à partir du pôle africain, et non mesurée en permanence à l'aune des valeurs étrangères, la conscience de soi et le droit à la différence étant des préalables indispensables pour la constitution d'une personnalité collective autonome. Bien sûr, l'option et l'optique d'auto-examen ne consistent pas à abolir artificiellement les connexions historiques de l'Afrique avec les autres continents de l'Ancien et du Nouveau Monde. Mais ces connexions seront analysées en termes d'échanges réciproques et d'influences multilatérales dans lesquelles les apports positifs de l'Afrique au développement de l'Humanité ne manqueront pas d'apparaître. Le regard historique africain ne sera donc pas un regard vengeur ni d'autosatisfaction, mais un exercice vital de la mémoire collective qui balaie le champ du passé pour y reconnaître ses propres racines. Après tant de regards extérieurs qui, jusqu'aux films contemporains, ont modelé l'image de marque de l'Afrique à la mesure des intérêts extérieurs, il est temps de déployer le regard intérieur de l'identité, de l'authenticité, de la prise de conscience : « volte rapatriante », comme dit Jacques Berque pour désigner ce retour aux sources. Quand on songe à la valeur du verbe et du nom en Afrique et que nommer quelqu'un c'est presque en prendre possession, à tel point que les personnages vénérés (père, époux, souverain) sont désignés par des périphrases et des surnoms, on comprendra pourquoi toute la série de vocables ou concepts, toute la panoplie de stéréotypes et de schémas mentaux relatifs à l'histoire africaine, ressortissent à l'aliénation la plus subtile. Il faut ici une véritable révolution copernicienne qui sera d'abord sémantique et qui, sans nier les exigences de la science universelle, récupère toute la coulée historique de ce continent dans des moules nouveaux²⁸.

Comme J. Mackenzie le notait déjà en 1887 pour les Tswana (Botswana), que de noms de peuples qui n'ont jamais été utilisés par ces peuples mêmes ou par d'autres peuples africains ! Ces peuples ont passé par les fonts baptismaux de la colonisation et en sont ressortis sacrés pour l'aliénation. La seule voie royale pour en sortir, c'est d'écrire de plus en plus les livres d'histoire africaine en langue africaine, ce qui présuppose d'autres réformes de structure... Que

28. Voir à ce propos la démonstration intéressante de I.A. AKINJOGBIN, 1967. A partir de la comparaison entre le système de l'ébi (famille élargie) qui serait la source de l'autorité d'Oyo sur les familles, et le système dahoméen d'adaptation à la traite par la monarchie autoritaire s'exerçant sur les individus, il explique la disparité entre les deux régimes.

Voir aussi B. VERHAEGEN, 1974, p. 156 : « Le fait brut est un mythe. Le langage qui le désigne est implicitement une théorie du fait. »

de livres d'histoire de l'Afrique qui accordent généreusement un dixième de leurs pages à l'histoire précoloniale, sous prétexte qu'on la connaît mal! Si bien que l'on saute à pieds joints des « siècles obscurs », à tel prestigieux explorateur ou proconsul, démiurge providentiel, et *deus ex machina* à partir duquel commence la vraie histoire, le passé africain étant en somme consigné dans une sorte de honteuse préhistoire. Certes, il n'est pas question de nier les influx externes qui agissent comme levain accélérateur ou détonateur. Par exemple l'introduction au XVI^e siècle des armes à feu dans le Soudan central a privilégié l'infanterie formée d'esclaves au détriment des cavaliers féodaux. Mutation qui s'est répercutée dans la structure du pouvoir à travers le Soudan central, le *kacella* ou *kaïgamma* d'origine servile supplantant auprès du souverain le ministre noble *Cirema*. Mais les explications mécaniques à partir d'influences externes (y compris pour les appuie-tête!) et les correspondances automatiques entre des influx extérieurs et les mouvements de l'histoire africaine, doivent être bannies, pour une analyse plus intime, en vue de déceler les contradictions et dynamismes endogènes²⁹.

Par ailleurs, cette histoire ne saurait être autre que *l'histoire des peuples africains dans son ensemble*, envisagée comme une totalité englobant la masse continentale proprement dite, et les îles voisines comme Madagascar, selon la définition de la charte de l'OUA. L'histoire de l'Afrique intègre évidemment le secteur méditerranéen dans une unité consacrée par tant de liens millénaires (parfois sanglants il est vrai) mais le plus souvent mutuellement enrichissants, qui font de l'Afrique, de part et d'autre de la charnière du Sahara, les deux battants d'une même porte, les deux faces d'une même médaille.

Histoire des peuples, car en Afrique, même le despotisme de certaines dynasties a toujours été tempéré par la distance, par l'absence de moyens techniques qui aggravent la pesanteur de la centralisation, par la pérennité des démocraties villageoises, si bien qu'à tous les niveaux, de la base au sommet, le conseil réuni par et pour la palabre constitue le cerveau du corps politique. Histoire des peuples, parce que, sauf pour les quelques décennies contemporaines, cette histoire n'est pas moulée dans les frontières fixées par la colonisation, pour la bonne raison que l'assiette territoriale des peuples africains déborde de toutes parts les frontières héritées du partage colonial. Ainsi pour prendre un exemple entre mille, les Senoufo s'étendent sur une partie du Mali, de la Côte d'Ivoire et de la Haute-Volta. Dans le cadre continental général, l'accent sera donc mis sur les facteurs communs résultant d'origines communes et d'échanges interrégionaux millénaires d'hommes, de denrées, de techniques, d'idées, bref de biens matériels et spirituels. Malgré les obstacles naturels et le faible niveau des techniques, il y a eu depuis la préhistoire une certaine solidarité historique continentale entre la vallée du Nil et le Soudan jusqu'à la forêt guinéenne, entre cette même vallée et l'Afrique orientale, avec entre autres événements la dispersion des

29. Cf. R.C.C. LAW, 1971. L'auteur donne du déclin d'Oyo une explication fondée sur les tensions internes entre catégories sociales qui étaient parties prenantes dans le pouvoir : esclaves, intendants de l'alafing (roi) dans les provinces, représentants des provinces à la cour, triumvirat des eunuques royaux (du Milieu, de la Droite et de la Gauche).

Lwo, entre le Soudan, et l'Afrique centrale par la diaspora des Bantu, entre la façade atlantique et la côte orientale par le commerce transcontinental à travers le Shaba. Les phénomènes migratoires développés sur une grande échelle d'espace et de temps ne doivent d'ailleurs pas s'analyser comme des raz de marée de masses déferlantes appelées par le vide ou faisant le vide sur leur passage. Même la saga torrentielle de Chaka, le mfécane, ne saurait s'interpréter uniquement en ces termes. La remontée vers le nord de groupes Mossi (Haute-Volta), à partir du Dagomba et du Mamprusi (Ghana) s'est faite par des bandes de cavaliers qui, d'étape en étape, ont occupé des régions, mais ne pouvaient le faire qu'en s'amalgamant avec les autochtones, en prenant femmes localement. Les privilèges judiciaires qu'ils s'octroyaient à eux-mêmes provoquèrent rapidement la prolifération de leurs scarifications faciales (sortes de cartes d'identité) sur de nombreux visages, et la langue comme les institutions des nouveaux venus firent prime au point d'effacer celles des autres peuples; cependant que d'autres usages liés par exemple aux cultes agraires ou réglant les droits d'établissement, demeuraient dans la compétence des chefs de terre locaux et que des rapports de « parenté à plaisanterie » s'instauraient avec certains peuples rencontrés en chemin. Le grand conquérant « mossi » Oubri était d'ailleurs déjà lui-même un « métis ». Ce schéma de processus par osmose doit remplacer presque toujours le scénario romantique et simpliste de l'invasion nihiliste et désertifiante, comme on a longtemps et faussement représenté l'irruption des Béni Hilal en Afrique du Nord.

Les excès de l'anthropologie physique à préjugés racistes sont aujourd'hui rejetés par tous les auteurs sérieux. Mais les « Hamites » et autres « races brunes » inventées pour les besoins de la cause n'ont pas fini de hanter les mirages et les phantasmes d'esprits par ailleurs scientifiques.

« De tels taxons, déclare J. Hiernaux³⁰ dans un texte important, ne peuvent convenir comme unités d'étude biologiques. Les Peul ne constituent pas un groupe biologique mais culturel. Les Peul du Sud-Cameroun par exemple ont leurs plus proches parents biologiques dans les Haya de Tanzanie. Quant à la proximité biologique entre les Maures et les Warsingali de Somalie, elle tient autant à leur hérité qu'au biotope semblable qui les conditionne: la steppe aride. »

Les données proprement biologiques constamment bouleversées depuis des millénaires par la sélection ou la dérive génétique ne donnent aucune référence solide au classement, ni en ce qui concerne le groupe sanguin, ni pour la fréquence de gène Hbs, qui détermine une hémoglobine anormale et qui, associé à un gène normal, renforce la résistance à la malaria. Tel est le rôle capital de l'adaptation au milieu naturel. Par exemple, la stature plus élevée et le bassin plus large coïncident avec les zones de sécheresse plus grande et de chaleur plus intense. Dans ce cas, la morphologie du crâne plus étroit et plus haut (dolichocéphalie) est une adaptation permettant une moindre absorption de chaleur. Le vocable de tribu sera autant que possible,

30. J. HIERNAUX, 1970, pp. 53 et ss.

sauf l'exception de certaines régions d'Afrique du Nord³¹ banni de cette histoire en raison de ses connotations péjoratives et des multiples idées fausses qui le sous-tendent. On a beau souligner que la « tribu » est essentiellement une unité culturelle et parfois politique, certains continuent à y voir un stock biologiquement distinct, et montent en épingle les affres de « guerres tribales » qui se soldaient souvent par quelques dizaines de morts ou moins, alors qu'ils oublient tous les échanges positifs qui ont lié les peuples africains au plan biologique, technologique, culturel, religieux, socio-politique, etc. et qui donnent aux œuvres africaines un indubitable air de famille.

Par ailleurs, cette histoire devra *éviter d'être trop événementielle*, car elle risquerait alors de mettre exagérément en valeur les influences et facteurs extérieurs. Certes l'établissement des faits pilotes est une tâche primordiale, indispensable même pour faire ressortir le profil original de l'évolution africaine. Mais l'essentiel portera sur les civilisations, les institutions, les structures: techniques agraires et métallurgiques, arts et artisanats, circuits commerciaux, conceptions et aménagements du pouvoir, cultes et pensée philosophique ou religieuse, problème des nations et prénotations, techniques de modernisation, etc. Cette option méthodologique requiert avec encore plus d'exigence l'approche interdisciplinaire.

Enfin, pour quoi ce retour aux sources africaines? Si la quête de ce passé peut être pour des étrangers un simple besoin de curiosité, un exercice intellectuel souverainement tonique pour un cerveau ardent à interviewer le sphinx, le sens de l'entreprise doit dépasser ces visées purement individuelles; car l'histoire de l'Afrique est nécessaire à la compréhension de l'histoire universelle dont bien des séquences demeureront des énigmes opaques tant que l'horizon du continent africain n'aura pas été illuminé. Par ailleurs, au plan méthodologique, la confection de l'histoire africaine conformément aux normes dégagées dans ce volume peut confirmer la stratégie des adeptes de l'histoire totale, saisie dans toutes ses strates et toutes ses dimensions par toute la panoplie des outils d'investigation disponibles. L'histoire deviendra ainsi cette discipline symphonique où la parole est donnée simultanément à toutes sortes de disciplines, la conjonction singulière des voix se transformant selon les sujets ou les moments de la recherche, pour s'ajuster aux exigences du discours. Mais cette reconstruction posthume de l'édifice naguère bâti de pierres vives, importe surtout aux Africains qui y ont un intérêt charnel et qui pénètrent dans ce domaine après des siècles ou des décennies de frustration, comme un exilé qui découvre les lignes nouvelles et anciennes à la fois, parce que secrètement anticipées, du paysage convoité de la patrie. Vivre sans histoire, c'est être une épave, ou porter les racines d'autrui. C'est renoncer à être soi-même racine pour d'autres qui sont en aval. C'est, dans la marée de

31. Le terme arabe Khabbylia désigne un groupe de personnes se rattachant généalogiquement à un ancêtre commun et vivant sur un territoire délimité. La filiation généalogique ayant une grande importance chez les peuples sémitiques (Arabes, Berbères, etc.) la Khabbylia (ce qui correspondrait en français au terme tribu) a joué et joue parfois encore un rôle qu'on ne peut passer sous silence dans l'histoire de nombreux pays nord-africains. Afin de lui garder toute sa connotation historique et socio-culturelle, le vocable de Khabbylia sera maintenu dans sa graphie originelle (Khabbylia).

l'évolution humaine, accepter le rôle anonyme de plancton et de protozoaire. Il faut que l'homme d'Etat africain s'intéresse à l'Histoire comme à une partie essentielle du patrimoine national qu'il doit gérer, d'autant plus que c'est par l'Histoire qu'il pourra accéder à la connaissance des autres pays africains dans l'optique de l'unité africaine.

Mais cette Histoire est encore plus nécessaire aux peuples eux-mêmes pour lesquels elle constitue un droit fondamental. Des équipes doivent être constituées par les Etats africains pour sauver, avant qu'il ne soit trop tard, le maximum de vestiges historiques. Des musées doivent être bâtis et des législations édictées pour la protection des sites et des objets. Des bourses doivent être accordées, en particulier pour la formation des archéologues. Les programmes et diplômes doivent être entièrement refondus dans une perspective africaine. L'Histoire est une source qui doit nous servir non seulement pour nous y mirer et nous y reconnaître, mais pour nous y abreuver et y reprendre des forces pour aller de l'avant dans la caravane humaine du progrès. Si telle est la finalité de cette Histoire de l'Afrique, cette quête laborieuse et fastidieuse, hérissée d'exercices pénibles, se révélera à coup sûr fructueuse et riche d'inspiration multiforme.

Car, sous les cendres mortes du passé, gisent toujours quelque part des braises chargées de la lumière des résurrections.